

LE FIGARO



JOURNAL HUMORISTIQUE.

Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

HISTOIRE

DE

L'Invalide à la Tête de Bois.

Suite.

Le portier regarde, tâte: il voit que la tête de son locataire est de bois, il prend un air indigné et lui dit:

—Quand on a une tête de bois, on ne vient pas se brûler la cervelle chez le monde par farco. Si vous ne filez pas tout de suite, je vous dénonce au commissaire.

Le soir, Dubois partit pour Constantinople.

Il va à la Porte, s'approche du capitaine des gardes et demande à parler au Grand Turc.

—Que lui veux-tu, chien?

Les Turcs, quoique très-polis, comme vous savez, tutoient tout le monde.

—Che feux lui tire guelgue chôsse.....

—Quoi?

—Che veux m'adresser à lui bour lui parler.....

—Mais pourquoi lui parler?

—Bour lui tire que che fiens de Paris, bour lui vaire foir gue ch'ai une dède te pois.....

—Ah! une tête de bois! tiens!

Vlan! le capitaine des gardes lui donne un coup de pied au derrière; Dubois va casser une porte vitrée, se trouve devant un suisse turc qui lui donne un autre coup de pied qui lui fait traverser le vestibule, au bout duquel il trouve un bachi-bouzouck en faction, qui l'envoie au bout de la galerie, où un autre bachi-bouzouck le lance à l'aide des cérémonies, qui le lance au chef des ulémas, qui le lance à l'introducteurs des ambassadeurs.

Celui-ci le regarde un moment en roulant de gros yeux, puis la colère le prend, et il fait comme les autres, au même endroit. Dubois tombe, passe à travers un grand rideau de damas, fait trois culbutes et va s'arrêter, assis sur le derrière, au pied du trône, où le sultan se tenait immobile, entouré de sa cour.

—Ah pen! dit Dubois, si z'est comme ça que fous indrotuisez les ampassateurs, ch'aime audant qu'on me modde à la borde.

—Tu y es, dit le sultan. Qui es-tu? Parle et surtout dis la vérité.

—Fous ne me tonnez pas te goup te bied.

—On t'épargnera si tu dis la vérité.

—Eh bien! dit Dubois, j'arribo te Paris et ch'ai une dède te pois.

—Possible! dit le Sultan avec étonnement. Et après un moment de réflexion, il dit: Bravo, je vais en faire mon grand visir. Cette idée est toute diplomatique, car que de ministres et conseillers d'Etat n'aurais qu'à y gagner avec une tête de bois. Ton nom?

—Tupois.

—Dubois, dit le sultan, à partir de ce moment, je te nomme mon grand visir.

Alors Dubois revêt le costume d'usage; on lui lave les pieds, on le fait bien manger et bien boire, on le fait coucher; il dort.

Le lendemain, on vient en grande cérémonie le prendre pour aller au Divan, qui est le conseil de guerre des Turcs en temps de paix. On parle des affaires du gouvernement; les plus bas opinent d'abord, puis vient le tour de Dubois. Le voilà qui se met à lâcher un déluge de bêtises grosses comme des maisons, et qui n'avaient pas le sens commun.

Le sultan dit: —Y a pas de bon sens! Mon grand visir est bête comme une oie. Qu'en faire?

—Faut le vendre! faut le vendre! disent les autres ministres, qui étaient jaloux de lui.

—Eh bien! soit; qu'on le porte au marché et qu'on s'en débarrasse à n'importe quel prix.

Au marché, on lui met un turban, une fausse barbe et des lunettes vertes pour lui donner plus d'apparence et cacher la tête de bois.

Un marchand africain le marchandé; on débat le marché; on le lui vend quelque chose comme dix sous et un peu plus. Le marchand lui met un collier à grelot et à plaque, comme à un chien, y attache une laisse et l'emmena dans son vaisseau.

Le vent souffle; ils partent. Débarqués au Caire, ils montent en caravane, Dubois à pied, ton maître à chameau. Ils traversent l'Égypte, l'Abysinie, le grand désert de Sennaar, et arrivent chez le roi du Darfour. Quel pays! Il n'y pousse que des cônes, du houx bélé et des serpents à

sonnettes! Dubois ne s'y plaisait pas du tout.

Son maître l'obligeait à se promener dix heures par jour devant le palais du roi, dans l'espoir qu'on l'achèterait.

Un jour que le roi de Darfour était à sa fenêtre à regarder deux chiens qui se battaient, il voit Dubois tête nue au soleil:

—Bon! se dit-il, nous allons rire; voilà un imbécile qui va avoir un transport au cerveau: il va tomber mort, les chiens se battront pour le manger; ce sera drôle.—Baicoco! Baicoco! (c'était le nom de sa femme) viens donc voir!

Baicoco arrive: elle se met à la fenêtre avec sa cour.

Dubois continue à se promener.

—Qu'il est beau! murmurait Baicoco.

—C'est un fou! dit le roi. Qu'on me l'apporte, pour voir un peu ce que c'est.

On va chercher Dubois; on l'apporte au roi.

—Qui es-tu, toi, dit le roi, qui te promènes comme ça au milieu du soleil, sans chapeau sur la tête?

—Che suis Bigard et che n'ai bas un dède te pois.

Le malheur avait rendu Dubois prudent.

—Eh bien! puisque tu n'as pas une tête de bois, il faut que tu aies une fameuse tête. Je t'admets dans mon intimité et je te nomme mon premier ministre. Ma femme te donnera des instructions.

Voilà Dubois au pinacle. La reine Baicoco était très-volage. A peine se trouvait-elle seule avec Dubois, qu'elle lui fait une déclaration dans les règles et lui dit que, s'il ne l'aime pas tout de suite, elle lui fait couper la tête.

Il n'y avait pas à dire: mon bel ami. Dubois met un genou en terre, prend la main de la reine, la met sur son cœur, et lui dit,—avec l'accent de la passion:

—Ponjour, matamé; gommenf fous bordez-fous?

On entend le bruit de quelqu'un qui étrenue.

Baicoco s'écrie:

—C'est mon mari! il est enrhumé du cerveau! Tu vas la danser!

Le roi entre. C'était la trois cent dix-septième fois que ça lui arrivait. Il ne dit pas un mot à Dubois.

—Qu'on apporte les cornes! s'écrie-t-il. Aussitôt entrent un menuisier et un esclave qui portaient une cage de cornes.

—Qu'on les lui plante! S'écrit-il.
D'un temps on coucho Dubois par terre, on lui fait deux trous au front, on y met de la colle-forte bien chaude et on lui plante une paire de cornes de trois pieds de longueur. Il se relève, cherche un instant son équilibre, puis se met à marcher.

—Qu'est ce que c'est que ça? dit le roi. Comment! cela! à en ricanne.

Dubois continuait à se promener en long et en large, cherchant à mettre son chapeau, sans pouvoir y réussir. Ses cornes lui donnaient un air si terrible que le roi finit par avoir peur et se sauva. Toute la cour en fit autant. Dubois, poussant devant lui une foule éperdue, sort du palais, prend la campagne et arrive au bord de la mer, où le peuple du Darfour tout entier tombe et se noie. Il en périt trente mille huit cent quatre vingt-dix-sept, sans compter une infinité de chiens, de chats, de poules et de perroquets. Il ne s'en resta qu'un pour porter la nouvelle car c'est l'usage.

A Continuer.

Le Septuor des Dindes.

Les membres de l'association musicale portant ce nom, s'assemblaient la semaine dernière, dans leur salle, Masonic Hall, pour prendre en considération la récente découverte de M. A. Lavigne, et discuter musique généralement.

La discussion s'anime sur la propriété de cette clef; les esprits s'échauffent, les lumières s'éteignent et nos *maestros* sont dans l'obscurité.

La *mi* Defoy se lève, afin de *faciliter* le coup de la dissention. Il dit: Messieurs, je regrette de voir que le *déjà existant* remplace aujourd'hui l'*harmonie*. Il n'était pas nécessaire de faire une *fugue* pour si peu de chose, la *mesure* n'en valait pas la peine. La clef découverte par M. Lavigne, est celle du *sous sol*, la *barre* l'intelligence, c'est bien *naturel*. J'espère qu'à l'avenir on parlera de choses à la *porée* de tout le monde. Que cette exemple nous serve pour le son.

M. Paré prend la parole en poussant un *soupir* et en même temps formule son opinion. La *gymme* que vient de nous chanter M. Defoy est contraire aux principes élémentaires de la musique et conclut en disant que cette clef était impossible pour un ténor; il *renvoie* la parole à M. Duquet en suggérant à l'auditoire d'essayer cette clef sur un orgue afin de constater l'effet qu'elle pourrait produire.

M. Levassour.—Point d'orgue.

M. Duquet, d'une voix flûtée, regretta amèrement la conduite passée de M. Paré qui toujours *violait* dans leur association la plus grande et belle musique. Il a voulu nous *donner* la pillule, dit-il, en s'adressant à la chaire. Eh! bien, si il *le* fait avec intention, c'est un *foi* qui s'est rendu indigne

de nos sympathies.

M. de Lacherrotière, le *contro-alto* de la soirée, (étant assis près de M. Paré), jette un cri perçant qui rend un son métallique et fait *do do*.

M. Lavallée s'écrit: J'ai pour habitude de parler peu, mais lorsque je parle, les vibrations de ma voix se font entendre de vous tous. C'est moi qui suis la *ba(s)s*e de votre association et je déclare ne pouvoir jouer de mon instrument dans cette clef.

M. Levassour.—Le fait est M. le président que la contre-basse est un instrument difficile pour *l'organiser*.

Sur ce, grande indignation: la salle se vide et se transforme en *Désert*.

UNE SÉANCE A L'UNIVERSITÉ.

SUJET: L'ELARGISSEMENT DE LA RUE ST. JEAN.

M. Alphonse Dubé, M. B., au fauteuil.

M. Dubé.—J'ouvre aujourd'hui une liste de souscriptions dans le but de faire élargir la rue St. Jean, cet étroit boulevard où viennent s'étaler ensemble la beauté et l'élégance, l'esprit et la sottise, le modeste employé comme l'étudiant et....

M. Renard, (interrompant vivement):—...et l'aristocrate!

M. Dubé (continuant).—Oui messieurs, l'aristocratie ne dédaigne pas de venir pa-ta-ger dans ce marais que l'on appelle la rue St. Jean. Son élargissement est une question vitale. J'espère donc que M. Renard fils, dit l'aristocrate, fera comme tous les autres, un chaleureux appel à son gousset en faveur de cette mesure. [Bravos multipliés.]

Thomas C. Casgrain, (avec solennité).—Mon expérience pratique me permet de prendre la parole sans vous la demander. J'ai été à mes côtés, *mon alter ego*, Eugène Dubé, un *lion* si il en fût jamais, qui vous dira ce que nous avons souffert tous deux dans nos excursions quotidiennes sur la rue St. Jean. Notre galanterie s'est souvent exercée au préjudice du vernis de nos soulers. Je vote donc pour l'urgence de la mesure.

M. Jules Lavigne.—Pour moi, messieurs, qui suis fraîchement *débaillé* de la superbe ville de Montréal, je déplore la lenteur de la civilisation à Québec. Je me suis aperçu de suite que vous n'aviez pas la moindre idée du progrès moderne. La preuve, c'est que vous n'avez que deux à trois estaminets le long de la rue St. Jean, et encore l'on n'y boit pas à crédit. [Applaudissements frénétiques.]

M. Auguste Tessier.—J'élève aujourd'hui la voix.....

M. F. X. Lavoie, M. B., (interrompant).—Pas de *personnalités*!

M. A. Tessier (continuant).—.....pour protester contre l'envahissement de la rue St. Jean par ces vandales féminins qui nous poursuivent jusque dans nos derniers retranchements. Gare à nous, messieurs,

si nous ne voulons perdre notre droit de cité.

Plusieurs voix: C'est vrai! gare à vous! On appelle M. Alfred Cloutier.

M. A. Cloutier.—Messieurs, toutes les fois que je foule la sol de la rue St. Jean, mes yeux se dessèchent de plaisir et mes muscles se contractent de joie! Faut-il vous l'avouer, cette rue me fait l'effet d'un jardin, petit sans doute, mais où l'on rencontre toujours les fleurs les plus odoriférantes.

M. Philippe Malouin (vivement).—La Rose, par exemple!.....

M. Urbain Lapointe, « demande à tout prix la parole. »—Messieurs, mon ami, (l'heureuse mémoire) M. Alfred Dion, vous donne avis qu'il ne souscrit pas à l'élargissement de la rue St. Jean. [Cris de honte! honte! Quelques voix: Il est bien fier celui-là! avec quoi se chauffe-t-il donc!]

M. Lapointe, (vivement).—Avec quoi! avec *du feu*! [Hilarité prolongée.]

M. Philippe Masson.—Messieurs, avant d'agir, un peuple ou un individu doit toujours regarder au ciel. C'est là où je pose *l'épée* que la souscription pour l'élargissement de la rue St. Jean sera des plus abondantes. [Bravos sur plusieurs bancs.]

M. Achille Gauvreau, (se levant précipitamment).—Libres et indépendants scribes, c'est la reconnaissance qui me porte à parler. C'est en effet dans la rue St. Jean qui conduit au Palais, que se naissent mes premières pensées d'amour.

Une voix glapissante:—Blague donc pas Achille!

M. Gauvreau, (continuant).—C'est pour quoi je me fais un devoir de vous appeler ma souscription qui est en nomme courante. [L'orateur reçoit de chaudes félicitations.]

Comme il est déjà midi, la séance est ajournée *in die*.

Résultat de la course.

La course à pied, que nous annonçons dans notre dernier numéro, vient de se terminer. Ils ont de beaucoup devancé le temps qu'on leur avait accordé.

A dix heures, lundi matin, tous les concurrents étant présents, au bas de l'estrade des juges, sur lequel on remarquait MM. A. Boisvert, Otten et Jacques Darveau.

A dix heures et demi, le signal étant donné, les coureurs se mirent en marche, mais ils furent rappelés aussitôt, Messieurs le Bouthillier et Lauzier étant partis du mauvais pied.

Le signal se donne de nouveau et les voilà en marche. MM. Ephrem Dugal et L. P. Turcotte devançant d'une feuille de papier les autres concurrents. A six heures le soir, au moment où notre rapporteur quitte le terrain, ils avaient parcouru l'espace de cinq pieds et sept pouces. Le lendemain de bonne heure, étant de nouveau rendu

Les Lenz, on constata avec plaisir que Thomas Prendergast était le premier de la bande, suivi de près par MM. A. O'Leary et Jules Faucher de St. Maurice. Depuis ce temps-là ils ont tous couru sans relâche jusqu'à une heure fort avancée le soir, à l'exception de M. Jos. Lamontagne, qui a dû abandonner la course, ne pouvant plus supporter les rayons ardents du soleil qui lui dévoraient la figure. Voici le résultat de la course :

1. M. Jules Faucher de St. Maurice ; 2. M. Thomas Prendergast ; 3. M. Frédéric Lazer. Les autres étant distancés de plusieurs cheveux. M. LeBouthillier a été celui qui a couru le plus vite et arrivé au premier, mais sa course a été annulée car qu'il n'avait pas couru franchement, ayant sauté d'un pied. M. Jules Faucher de St. Maurice qui arriva suivant le monde le plus haut mentionné fut donc déclaré le héros de la course, et on lui présentera aujourd'hui même une copie du *Figaro*, comme témoignage de notre reconnaissance. La conduite des juges en cette circonstance est des plus loyales, et elle a excité notre admiration. Tout le monde s'est bien amusé ; quant aux juges, ils ont rit comme des bossus.

Informations.

On dit que M. George Nabeau, tailleur, fatigué de métier ouvrira une boutique de l'arbor au printemps.

By a des gens que la folie rend fous, exemple les patients de l'asile de Beauport. Mais il y en a d'autres que la folie rend pâtes, exemple M. Jacques Auger.

Enva à nos maux un article de nouveau triplé article du *Courrier du Canada* Ça n'a son goût.

On prétend que M. François Simard, de la rue St. Joseph, descend en droite ligne de feu Cailloux Simard.

On jurerait au premier abord que l'hon. M. Cauchon est un vieux blagueur, mais au second... on en mettrait sa main au feu.

On croit qu'il serait urgent pour J. B. O. Legendre, typographe, de se faire faire une autre paire d'yeux, car il nous semble que les siens sont d'un rouge un peu trop foncé et que c'est malheureusement ce qui lui occasionne de voir deux objets à la fois. Avis aux intéressés.

Nous apprenons de source certaine que M. Pantaléon John, doit sous peu publier un pamphlet intitulé : " Le moyen d'avoir l'air anglais. "

Le Dr. E. Turcot doit laisser Québec au printemps trouvant le climat trop sévère pour sa constitution. Il partira accompagné de l'Anglomane Henri Garneau.

La présence de M. Duquet au *Canada* n'a tellement affecté M. Tarte qu'il en a fait une maladie.

AVIS A M. JACQUES AUGER. — On doit toujours conserver l'amitié d'un bossu. Il n'est pas prudent de se mettre dos à dos avec lui.

M. Santiago commença son cours d'écriture à la baïonnette la semaine prochaine. Le public sera admis, à l'exception des jeunes filles nouvelles.

M. Minguy est le confiseur de M. L. Béland.

M. André Brochu, fils, de Lévis, s'est disloqué les deux poignets en jouant avec M. Paul Pouliot, dans le magasin chez lui.

On nous apprend que M. William Blumhart, ci-devant de l'Intercolonial, va être promu à la place de messenger en chef des commissaires des chemins de fer de la province de Québec.

M. Augustin Raymond, libraire, Lévis, vient de faire acquisition d'une nouvelle machine respiratoire. Il pourra à l'avenir veiller avec des amis sans laisser entendre des sons désagréables à l'ouïe et surtout à l'odorat.

A partir du 1er Mai prochain, M. Elie LaChance jouera de la bombarde devant sa porte, pour attirer la pratique. De ce temps-ci, il pratique une charmante valse, intitulée: *Lich-b, Lisette!!!*

ÉCHAPPÉ BELLE. — Au moment de mettre sous presse, nous venons d'apprendre que M. Thomas Nelson a failli être la victime d'un bien fâcheux accident. Il revenait l'autre soir d'une excursion nocturne au delà de la barrière Ste. Foye, le cœur *échauffé*, et comme il était un petit peu tard, il arriva que la barrière était fermée. Ses cris ne pouvant éveiller le gardien, il se trouva dans la pénible nécessité d'escalader la dite barrière. Arrivé au sommet, son petit pied mignon glissa et il se trouva empalé [U] sur un des poteaux de la barrière. Pour tuer le temps, il se met à déclamer " *Crâne et cervelle.* " Il en était rendu à la cervelle, lorsque tout d'un coup dans une de ses promenades le trouva à moitié gelé. M. Nelson afin de procurer au public l'avantage de constater pour eux mêmes la triste position où il se trouvait, sera visible à l'œil nu, dimanche prochain, à onze heures et trente-cinq minutes du soir. Le Dr. Nelson de la Batterie Rêto louera son lorgnon pour la circonstance.

(1) *Empater*, voir Bécherolle, édition 1866, lettre B, page 1100.

A PROPOS DE LA COURSE. — MM. Muir et Simoneau protestent contre la décision des juges relativement à la course à pied qui vient de se terminer, le premier prétextant que l'action du messenger Roy a entravé sa marche, et le dernier formulant son indignation de ne pas avoir été invité à concourir.

PROGRÈS. — Monsieur François Julien commis chez T. Hudon, a acheté la semaine dernière à l'encan, un accordéon de vingt cinq cents. Il apprend tellement qu'il ne peut plus trouver de maîtres pour lui en montrer. Il doit donner prochainement une soirée dans le porche de M. Z. Paquet, avec son ami J. B. Venne, grand lévrier de T. Hudon. Le jour que cette soirée aura lieu sera fixé sur le prochain numéro.

SINGULIER. — M. Panet Larue est sans contredit le plus habile chasseur des environs. Il ne tue pas son gibier d'une manière ordinaire, il le foudroie, il le pulvérise. Il y a quelque temps, il tire sur un caribou, le tue, et voilà qu'il ne peut plus le retrouver. Il cherche dans la neige, pas de caribou, il se met de nouveau à la recherche et va se heurter contre un amas de poil, de chair, d'os et de sang—c'était son caribou réduit en poussière. Ceci peut paraître étrange, mais c'est la vérité.

Dépêches Télégraphiques.

Dépêche spéciale au FIGARO.
Paris, 20 mars, 1876.

L'antechrist est né des Causeries du Dimanche. Louis Veillot en est le parrain.

N. B.—Les *Causeries du Dimanche* ont été faites par le juge Routhier, pendant les heures de la grand'messe.

Correspondances.

Monsieur FIGARO.

Voulez-vous insérer dans votre journal que Joseph Drolet et Alphonse Fortin ne sortent pas si souvent pendant la grande messe, et qu'ils aillent à l'archiconfrérie le soir.

UN QUI VOIT.

A nos Correspondants.

H. I. B.—Nous regrettons de ne pouvoir publier vos écrits. Ils sont trop personnels. D'ailleurs l'on ne publie rien contre les femmes.

I. B.—Nous ne saurions sans manquer au programme que nous nous sommes tracé publier vos écrits. Ecrivez un autre genre. Soyez spirituel plutôt que calomniateur.

